

D'un Japon secret

Autor(en): **Mousset, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Paul MOUSSET

D'UN JAPON SECRET

Extrait. Ed. GRASSET

Par la publication de ce chapitre, nous ouvrons, pour la première fois, des pages de lecture n'ayant pas trait à la Suisse et se diversifiant totalement de nos précédentes publications. Cette ouverture répond au dessein que nous avons formé de faire connaître périodiquement l'œuvre d'écrivains français susceptibles d'apporter à nos lecteurs l'enrichissement de nouveaux liens spirituels avec le Pays dans lequel ils vivent. Prix Théophraste Renaudot en 1941, Grand Prix du Roman de l'Académie Française en 1954, Paul Mousset est l'un des grands écrivains de son époque. De vingt voyages et séjours au Japon il tire la connaissance parfaite de l'âme japonaise dont il livre le secret jusqu'ici inviolé. Nul éclat publicitaire n'a signalé au public ce volume qui est cependant une des plus importantes œuvres littéraires parues ces dernières années.

Voilà bien des années, un pionnier d'Extrême-Orient, un de ces aventuriers dont la race se meurt par force, me rapporta le fait suivant : il se rendait vers 1905 au Japon et voyageait sur le même paquebot que M. Raindre, nouvel ambassadeur de France auprès du Mikado. A Yokohama, une compagnie de soldats nippons rendit les honneurs, mais des Nippons déguisés à la française : veste bleue, képi à pompon et pantalon garance. Et la fanfare jouait « Sambre-et-Meuse » sur un rythme de cantique. Une de nos missions militaires était passée par là...

J'aurais préféré qu'on ne me racontât pas cette histoire. Depuis, je n'ai jamais pu débarquer ou atterrir au Japon sans me la rappeler, sans imaginer, en surimpression, des sections de petits hommes jaunes aux jambes torsées (leurs descendants ont singulièrement embelli et grandi) accrochés à de trop longs Lebel et ruminant, déjà, leurs conquêtes futures.

Du moins, en ce temps-là, le Japon restait-il, à peu de chose près, celui, presque vierge, qu'avaient découvert, stupéfaits, le commodore Perry, Lafcadio Hearn, et, bien plus encore, l'étrange marin Will Adams que, vers 1600, Tokyo nomma Miura Anjin. En ce début du XVII^e siècle, combien le roman imprégnait l'aventure ! Naufragé sur les côtes de Kyu-shu, traîné près d'Otsuka, emprisonné à Sakai, puis amené à Yedo, le Tokyo d'alors, cet Anglais du Kent, conquérait rapidement la faveur du shogoun, lui enseignait balistique, géographie, mathématiques (ce qu'il en savait), lui construisait des navires de modèles européen, épousait une Japonaise — sailor fashion, car il avait déjà une famille en Angleterre — et rendait l'âme, riche et honoré, au terme d'une existence exceptionnelle.

Dans ses lettres, à la trébuchante orthographe, il prétend n'avoir jamais pu s'acclimater complètement. De même, il se désespère à la pensée de ne plus revoir sa femme et ses enfants. Rien pourtant ne l'empêchait de fausser compagnie aux Nippons, puisqu'ils lui permirent, le chargèrent, d'accomplir au moins deux longs voyages, dont l'un au Siam. Que ne s'évada-t-il, au lieu de revenir à sa femme Magomé-San, à son fils métis Joseph, à son domaine de Hémi, près de Yokosuka, fief d'une centaine de fermes dû à la munificence du shogoun ! Parce qu'il y avait droit de vie et de mort sur les habitants, ses vassaux ?...

L'époque, en dépit des apparences, était encore libérale. En 1636, Miura Anjin, qui décrivait les insulaires de lapon « pleins de bonté, courtois à l'extrême et d'une grande vaillance au combat », se fût vu retenir dans l'archipel. Soudain épouvanté du nombre de moines, frères convers, prosélytes grouillant dans Kyu-shu et se répandant peu à peu dans les autres îles, le troisième shogoun, Iemitsu, craignit que des soldats venus d'Espagne ne succédassent aux religieux et réagit à la nipponne : prêtres catholiques chassés, marchands étrangers confinés à Nagasaki et Hirado, tous navires susceptibles d'effectuer de longs parcours détruits. Enfin, par sa volonté, les Japonais étaient rivés au sol natal que, sous peine de mort, ils ne pouvaient quitter — interdiction et sanctions en vigueur durant deux siècles.

J'ai dit ailleurs les raisons supposées de ma vocation nipponne. Enfant, le don par une vieille dame d'un timbre frappé du chrysanthème impérial s'assortit de la prescience qu'un jour j'irais dans l'archipel, sans prévoir du reste qu'en une vingtaine d'années (coupées par l'intermède de la seconde guerre mondiale), j'y effectuerais presque autant de voyages. Je me trouvais si persuadé, en tout cas, d'une randonnée là-bas, de l'autre côté de la terre, que je laissais aux circonstances le soin de me conduire. Jamais je ne levai le petit doigt pour précipiter le sort ; toujours je me refusai à des anticipations trop précises, dans le dessein, sans doute, de ménager un plaisir que je pressentais sans égal. Malgré André Siegfried et un enseignement qui fit date, l'archipel, en mon esprit, s'enveloppait de brumes. En émergeaient seuls le Fouji-yama et d'autres volcans, tandis que se diluaient parmi les brouillards quelques paysages de grèves et de pins. Des hommes les animaient, et des femmes, aux costumes hors du temps. Un album envoyé de Kyoto m'avait rendu familières leurs silhouettes.

L'aube pointa où les dieux me jetèrent à San Francisco, me laissèrent errer quelques jours dans cette ville où le soleil émeut les fleurs et leur arrache un parfum d'opium. Quand ils m'embarquèrent pour l'autre bord du Pacifique, la traversée dura quatorze jours. Une Japonaise, fort jeune — mais à peine étais-je plus âgé — occupait une cabine voisine de la mienne. Pourquoi venait-elle de passer deux ans en Californie ? Interrogée, jamais elle ne se prononça clairement. Ses réticen-

ces me souciaient peu : nul ne restait insensible à son charme, elle s'exprimait en un américain intelligible et possédait une gamme de kimonos dont coloris et soie faisaient verdoyer de jalousie les autres passagères. A Hawaï, durant l'escale, elle disparut. Je la cherchai : nous devions parcourir l'île ensemble. Le soir, au départ du paquebot, elle me blâma de n'avoir point su la trouver. Le reproche me toucha et, la main dans la main (simple image, mais j'étais, ainsi qu'il convient, fort amoureux d'elle), nous arrivâmes à Yokohama.

Quoi qu'il puisse m'advenir encore, jamais je n'oublierai, je l'espère, cette première entrée dans une rade qui ne m'intéresse plus. Hawaï m'avait ravi par les odeurs chaudes, le languissant apprêt de ses plages, la vigueur drue de ses plantations d'ananas. Yokohama agissait en coup de poing nuancé. Brusquement, la fameuse grande houle du Pacifique s'apaisait. C'était l'hiver, par un ciel gris et le froid. Non : le ciel n'était pas gris, mais un brouillard, ce brouillard qui, depuis mon jeune âge, s'attachait, moi complice, à me masquer les réalités nippones, recouvrait la baie d'une ouate humide. Et l'eau sur laquelle croisaient des barques bariolées, au museau tronqué, devenait soudain gélatineuse, huilée par des milliers et des milliers de méduses, cependant qu'à hauteur du regard un soleil écarlate, sans rayon, tentait de percer.

— Notre drapeau, dit Kimiko. Le drapeau de l'Empire...

Si platoniques qu'eussent été nos amours, je frémis avec elle. Fonctionnaires des services d'immigration, police, douane, santé, une horde de petits monstres jaunes, un sabre enfantin leur battant la cuisse, me rappelèrent à la raison. Peu après, nous accostâmes. En rangs compacts, perchés sur des socques de bois, la bouche et le nez au chaud derrière un masque de gaze « anti-grippe », des Japonais, des Japonaises battaient la semelle. Ma compagne s'anima : elle apercevait sa famille.

— Venez, me dit-elle, encore sous l'emprise des mœurs américaines. Il faut qu'ils vous connaissent.

Expérience décevante. Face à face dans le froid cinglant, la famille et mon amie s'inclinèrent. Je me tenais un peu en retrait. Le moment venu, on me présenta. Tous de s'incliner derechef. Prêt à toutes les concessions, je les imitai. Puis, le cérémonial achevé, le père, sans un autre regard pour mon personnage, fit signe aux siens, et à sa fille, de monter dans les rickshaws qui attendaient non loin. Ainsi appris-je la distance séparant alors au Japon un étudiant blanc d'une fille de banquier nippon. Jamais je ne la revis. Mais quand, beaucoup plus tard, j'écrivis un roman dans lequel s'affrontaient un Français et une Japonaise, j'appelai tout naturellement Kimiko mon héroïne.

Cette déception, je l'escomptais. Jusqu'à un certain point, je craignais qu'une amitié si tôt nouée ne me permît pas de gagner (dans le sens où l'on gagne un sommet, une récompense) mon Japon. Laisant derrière moi des passagers chinois qui, pendant les quatre jours de l'escale, se refusaient à fouler le sol d'un pays qu'ils haïssaient, j'atteignis, je ne sais plus comment, Tokyo et l'Imperial Hotel, que l'architecte Frank Lloyd Wright, ce Le Corbusier américain de l'avant-guerre II, venait de monter sur roulettes contre les tremblements de terre. Sept yens par jour m'y donnaient droit, dans une

aile, à une chambre charmante, compromis entre l'Européen et le Nippon. Sa fenêtre plongeait sur un jardin de rocailles où des poissons batifolaient dans un bassin. L'an dernier, une fantaisie nostalgique m'y fit séjourner de nouveau, pourchasser dans un décor un peu flétri les sensations de naguère. Sans grand succès... Qu'importe ! De même que pour certains fervents des îles, le Japon reste et restera pays de kakemonos, de paravents laqués d'un or sur lequel s'enlèvent des iris, le mien conservera ses couleurs de mon adolescence.

Non qu'il n'inspirât pas d'inquiétudes ! Le plan Tanaka exaltait le dogme de l'expansion ; le militarisme se déchainait. En longues capes prussiennes, des officiers se réunissaient presque chaque soir dans un salon de l'hôtel pour des beuveries. Elles finissaient avec l'arrivée d'ordonnances qui chargeaient leurs maîtres sur des brouettes et les roulaient jusqu'à la caserne par des rues défoncées. Qui n'a point alors deviné ce qui se tramait manquait de perspicacité. Les chancelleries restaient inertes. Londres et surtout Washington souhaitaient, on en vient à le croire, une explosion — qui se produisit. A la réflexion, ce calcul habile se retourne contre les Anglo-Saxons et leurs frères de race. Me fermant, en ce qui me concernait, aux évidences dans ce pays tout de même situé aux antipodes de la France, à trente-deux jours de mer de Marseille et d'une originalité prenante, je ne nourrissais qu'une crainte : celle d'une fin brusquée du spectacle.

Les jeunes, qui se plaignent toujours qu'on les brime, se doutent peu combien, au contraire, on leur facilite le plus souvent les voies. Du moins en était-il ainsi dans le Tokyo de l'époque. Au voyageur d'occasion, les assez rares Français résidant dans la capitale manifestaient une gentillesse extrême. Si les milieux actuels m'y semblent moins constamment affables, le motif de ce changement m'incombe peut-être ; puis, il faut tenir compte du fait que radio, télévision, voyages aériens bâclés en quarante heures contribuent singulièrement à fausser les perspectives. Avant la guerre, un petit Français de passage se trouvait accablé d'invitations. Preuve de cela : le grand dîner auquel un industriel de nos compatriotes me convia en dépit de mon insignifiance dès qu'il sut ma présence à l'hôtel — un dîner dont je n'ai garde de perdre le souvenir, un dîner offert en l'honneur d'un de nos écrivains. Il a cessé de sévir, taisons son nom... C'était son initiation à l'archipel.

Le repas réunissait Français et Nippons en proportions égales. Or, un des Japonais, jugeant bon de s'extasier sur notre finesse, sur notre intuition nationales et l'art qui nous appartient en propre, paraît-il, de disséquer les mentalités étrangères, cita à l'appui de ses dires l'« Honorable Partie de campagne », par Thomas Raucat. Cet ouvrage, s'écria-t-il, mérite de prendre rang parmi les grands classiques ! Tokyo l'avait d'ailleurs déjà traduit et édité de façon somptueuse...

L'écrivain de sourire. Emu, on veut le croire, par le Bordeaux (à moins qu'il ne souffrît de toutes louanges visant d'autres auteurs que lui-même), il expliqua qu'en premier lieu Thomas Raucat était suisse ; qu'ensuite les Japonais se révélaient certainement trop subtils pour ne point saisir que cet Helvète ne glorifiait point l'âme nipponne, mais en raillait au contraire les aspects essentiels. Au fond, continua-t-il (peut-être sensible à une certaine tension de l'atmosphère), ce... romancier, ou plutôt cet... essayiste, obéissait à la grande tradition de

l'humour nippon. Sans doute la simplification de son trait ne dénotait point la maîtrise d'un Hokusai, mais il fallait bien avouer que son coup de pinceau rappelait parfois celui d'un Sharaku et les Japonais témoignaient de trop d'esprit pour ne pas... et coetera et coetera. Nos commensaux nippons — l'éducation ! — approuvèrent et s'esclaffèrent à en tomber malades. Les autres convives riaient moins.

— Voilà ce que j'appelle une gaffe, me souffla un Bénédictin, mon voisin. Ce monsieur vient d'ouvrir les yeux de nos amis. Ils ne le lui pardonneront jamais, non plus qu'ils ne pardonneront, pour d'autres raisons, à l'auteur de ce livre. Si vous souhaitez avoir la très belle édition dont on parlait tout à l'heure, dépêchez-vous de l'acheter...

Ce moine avait raison. « The Honourable Picnic » disparut soudain de toutes les librairies pour une vingtaine d'années.

Il y avait là matière à réflexions. Comment quelques propos lancés en fin de dîner pouvaient-ils entraîner des effets aussi prompts ? Moins novice, j'aurais su que tout s'apprend, tout se propage au Japon avec la vitesse du son. Plus tard, j'eus mainte occasion de découvrir, souvent à mes dépens, que dans les quatre îles, la vie privée de chacun appartient en outre à tout le monde et que la médisance a sa place dans la sociabilité. (D'où probablement la vogue du téléphone). Sur cet archipel effroyablement surpeuplé, comment un Nippon ne se sentirait-il pas, quoi qu'il en ait et si maître de soi qu'il désire l'être, partie intégrante d'un groupe, d'un clan, quand existe la tonari gumi, l'association de voisinage, qui n'ignore rien de personne, de ses plaisirs

ou de ses peines, décèle, devine tout et jusqu'au moindre détail qu'on voudrait tenir caché ? quand une loi très ancienne impose à chacun de rendre compte à la police de quelque événement qui, dans le quartier, semble anormal ? quand, chaque soir, au bain public, hommes et femmes, plongés dans une eau très chaude, échangent les derniers commérages avant de regagner leur domicile ? Là, selon la saison, tous shodjis ouverts ou autour d'un brasero de porcelaine, les commentateurs vont leur train. Cette sujétion de l'homme au groupe ne pèse-t-elle donc point au Japonais ?

— Plus que vous ne l'imaginez, me disait le Bénédictin. Lorsque, n'en pouvant plus, il se rebelle, l'explosion a la brutalité d'un réveil de volcan.

Paul MOUSSET.

A VENDRE

Appartement libre, sur rue
situation ouest-est (4^e étage) - superficie 90 m² -
4 pièces, cuisine, salle de
bains - chauffage central
individuel au gaz - ascen-
seur - téléphone - tout
confort

Quartier Etoile. Faire offre
à la Rédaction

RESTAURANT

au BIDOU

Derrière l'Hôtel Majestic

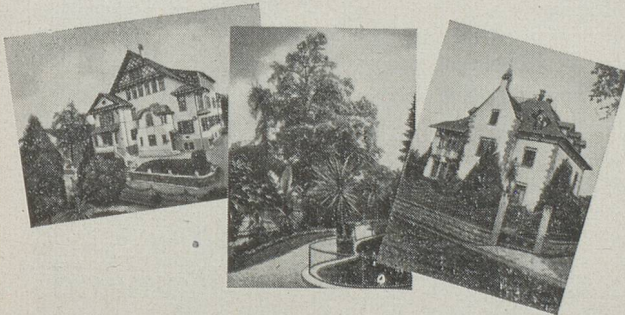


Direction : Zahnd-Platel
Tél. 901-78

3, rue Saint-Honoré
et 4, rue Notre-Dame

CANNES

CUISINE FAITE PAR LE
PROPRIETAIRE



"Home" pour Suisses de l'étranger à Dürrenäsch (Argovie-Suisse)



Le « Home » ouvert à tous les Suisses de l'étranger. L'hôte du « Home » ne paye qu'un modeste prix de pension de fr. s. 5.— à 10.— par jour en espèces et s'engage, en dehors de ses loisirs, dont il dispose à son gré, à collaborer à l'exploitation de l'entreprise pourvoyant directement ou indirectement à la subsistance des hôtes du « Home ». Les extras personnels sur demande seront comptés à part. **Le « Home » est ouvert toute l'année.** Demandez des prospectus à votre consulat ou directement au Secrétariat du « Home » pour Suisses de l'étranger à Dürrenäsch (Argovie-Suisse).

Programme du "Home"

1. Stages au « Home ».

Ouvert aux enfants désireux de faire leurs classes en Suisse
Cours de langues, arts et métiers, instruction civique, branches diverses
Enseignement ménager, cuisine
Orientation professionnelle et bureau de placement
Excursions sportives et en relation avec l'histoire suisse
Bureau d'orientation pour étudiants et stagiaires suisses de l'étranger
Réunions, discussions, conférences, etc...

2. Le « Home » pour ceux qui rentrent définitivement en Suisse.

Acclimatation
Service d'orientation et de renseignements

3. Le « Home » et les vacances à la campagne en été et en hiver.

Changement de milieu et de climat
Cures d'air et de repos
Alimentation saine assurée par la ferme du « Home »
Vacances pour étudiants - congés pour recrues
Camps de jeunesse et de tourisme pédestre

Le Secrétariat du « Home » acceptera avec plaisir et sans engagement votre inscription et vous donnera tous les renseignements désirables quant aux prix de pension, écolages et autres frais. N'hésitez pas à lui transmettre en toute confiance vos vœux personnels et suggestions.

Les cours, excursions, etc... n'ont lieu qu'en cas de participation suffisante ; pour le reste, se référer aux conditions d'inscription figurant sur notre prospectus.

« Home » pour Suisses de l'étranger... un pied-à-terre dans la patrie